

La réflexion de l'Enseignement Catholique sur la façon d'accompagner un jeune dans sa globalité : Témoignage d'un chef d'établissement du collège-lycée Charles-Péguy-Paris 11ème

Introduction

Je vous remercie de votre invitation et voudrais tout d'abord situer les limites de mon intervention. Je ne parlerai pas au nom de l'Enseignement Catholique mais en mon nom propre tout en situant bien mon propos dans cette mission d'Eglise, puisque la relation d'accompagnement éducatif, pédagogique et spirituel est au cœur de la mission de l'Enseignement Catholique et des intuitions de Madeleine Daniélou, fondatrice des Centres M. Daniélou et de la communauté Saint François-Xavier (communauté de vie consacrée en mission éducative).

Vous évoquez « le jeune dans sa globalité », sous-entendu dans toutes les dimensions intrinsèques de sa personne (corps, cœur, esprit, âme). Certes, mais sans oublier une autre dimension de la globalité, celle du contexte dans lequel les jeunes vivent et de la visée, dans un monde globalisé par la diversité des cultures, religions, modes de vies, des repères et des défis. Il s'agit donc d'éduquer dans un monde devenu complexe, mobile, incertain. Du coup, comment faire advenir en ces jeunes à la fois le développement « personnel » que le développement « fraternel », le « je » articulé au « tu » en vue d'un « nous » ?.

Dans le texte préparatoire au futur synode des jeunes d'octobre 2018, le pape François écrit ceci :

« Que signifie accompagner un jeune ? Sortir des schémas préétablis en le rencontrant là où il est, dans le réel. Faire route avec lui, être audacieux et créatifs afin de lui permettre d'être protagoniste. Il faut faire renaître le désir, détacher les personnes de ce qui les retiennent bloquées où des comforts dans lesquels elles s'installent. Appeler veut dire poser des questions pour lesquelles il n'est pas de réponses toutes faites. C'est cela et non la perception de normes à respecter qui stimule les personnes et les incitent à se mettre en route ».

Je vous propose un itinéraire en 5 étapes.

1 - Commencer par la confiance

« Ce qui me surprend dans le monde, dit Dieu, ce n'est pas le malheur, ce qui m'étonne, c'est l'Espérance » Charles Péguy.

D'abord, avant tout, pendant, après, toujours poser un regard de sympathie et d'espérance sur ces jeunes, leurs familles, le monde actuel, l'avenir. Sans naïveté, ni laxisme ! Mais c'est cela qui libère les énergies, les potentialités, et qui ouvre un jeune à la confiance en lui et dans les autres (parents, professeurs, camarades). Il y a comme un cercle vertueux : percevoir la confiance, avoir confiance en soi, faire confiance, être digne de confiance, et donc fiable.

C'est ce climat de bienveillance et d'encouragement qu'attendent les jeunes, et dont ils ont besoin pour donner le meilleur d'eux-mêmes et alors on peut beaucoup leur demander et leur présenter l'exigence comme possible et même souhaitable. L'apport des neurosciences cognitives et affectives est très intéressant pour montrer le lien entre l'empathie et le développement des facultés intellectuelles d'apprentissage mais aussi des aptitudes relationnelles. Le contraire est vrai aussi : les études montrent que les élèves faisant l'objet d'humiliations, d'observations comme « tu n'y arriveras pas » ou pire, « tu es nul », ne parviennent pas à se développer convenablement.

Il y a donc toute une réflexion dans l'Enseignement Catholique sur la ligne de crête à tenir entre exigence pour les études, la vie scolaire, les activités, et bienveillance, entre éducation positive et formation solide

2 - Place à l'intériorité

« Il est temps d'habiter votre âme » ! osait dire Madeleine Daniélou à des terminales en 1950. Et plus récemment, dans le très beau livre de François Cheng, De l'âme, celui-ci répond à une ancienne amie lui écrivant : *« Sur le tard, je me découvre une âme, non que j'ignorais son existence, mais je ne sentais pas sa réalité, parlez-moi de l'âme ! »* - *« Sous votre injonction, je comprends que le temps est venu de relever le défi, autrement dit de m'armer de courage pour affronter les vents contraires. Où sommes-nous en effet ? En France. Ce coin de terre censé être le plus tolérant et le plus libre, où il règne néanmoins une terreur intellectuelle visualisée par le ricanement voltairien. Elle tente d'oblitérer, au nom de l'esprit en sa compréhension la plus étroite, toute idée de l'âme considérée comme inférieure ou obscurantiste, afin que ne soit pas perturbé le dualisme corps-esprit dans le quel elle se complait. »*

Nous sommes attendus comme éducateurs à ce défi et dans ce combat vital : respecter, honorer, mettre en œuvre les droits spirituels des jeunes en les éveillant à eux-mêmes, les initiant à la vie intérieure, comprise non comme une introspection narcissique de son petit moi, mais comme accès au souffle qui anime chaque être humain. Ouvrir à la transcendance. Dans une société du divertissement et de la mise en scène de soi, l'homme comme être spirituel et religieux est menacé, et les jeunes le sont encore plus. Une éducation spirituelle digne de ce nom doit donc favoriser des espaces et des exercices de silence, de respiration, de méditation, de prière, d'écoute, de contemplation. Avec le droit à la déconnexion des écrans ! Et à la relecture d'expériences. *« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre »*. Pascal (1670)

Penser par soi-même commence par ne pas déléguer son intelligence à Internet, (copier/coller, plagier), à se questionner et à aller puiser dans ses propres ressources pour chercher à comprendre et à créer. Décider par soi-même, être sujet et pilote de sa vie, cela s'apprend et passe par la capacité de dépasser les opinions à la mode, le prêt à penser, les pressions de tout type, celle du groupe ou de la norme, quitte à ne pas être « populaire » !

Comment aider les élèves à détecter et à écouter « la petite voix intérieure » qui murmure en eux ? A goûter la joie de grandir en liberté intérieure, de dépasser les difficultés ? Comment leur donner le goût du beau, du vrai, du juste ? Cela passe par des propositions concrètes, et peut se vivre à longueur de cours et de vie scolaire, au quotidien de l'école en développant les capacités d'émerveillement et d'admiration comme celles d'indignation.

3 - Il est urgent d'enseigner l'art de la relation (cf. le dernier livre de Jean Vanier : Un cri se fait entendre)

Il n'existe pas de matière spécifique ni d'évaluation pour mesurer la qualité relationnelle d'un élève et pourtant, qui ne verrait l'importance de ces apprentissages, aussi essentiels que la transmission des savoirs académiques. Or la compétition, l'obligation de résultats et la performance individuelle sont très prégnants, et nous en sommes conscients. Notre responsabilité est de créer des espaces et des temps pour qu'une certaine intelligence relationnelle, des apprentissages coopératifs adviennent. Ce n'est pas le mode habituel du système éducatif français mais cela bouge, avec la mise en place de plus de travail d'équipe, de pédagogie de projet collectif, de travail en réseaux, de partage des intelligences. Cela va beaucoup plus loin qu'une seule technique pédagogique et engage une certaine façon de travailler et vivre ensemble. C'est tout l'art de créer des liens, de relier ce qui est fragmenté, cloisonné, séparé, compartimenté, entre les savoirs et entre les gens qui vivent ensemble : passer de la juxtaposition à l'interdépendance !

Comment développer au sein de l'école « l'être-avec », « l'être-pour », « l'être-par », le « faire corps » par tous les moyens de l'entraide, du travail collaboratif, des projets menés en groupe, des débats où la parole argumentée circule avec liberté et respect ? C'est comme cela que peu à peu grandit et s'ouvre l'intelligence perçue comme « la faculté de l'autre » et le sens du bien commun dont notre société a tant besoin. C'est un lent travail de tissage, de « reliance », de synergie où l'école est attendue et peut être experte !

4 - Pour une culture de l'engagement et de la responsabilisation

Nous constatons à ce niveau un paradoxe : d'une part les jeunes peinent à s'engager dans la durée, à se décider en renonçant aux autres options et préfèrent garder des choix multiples, et par ailleurs sont de merveilleux « engagés » quand ils en font le choix. On les comprend, ce n'est pas simple dans une culture éclatée où tout est mis sur le même plan, où tant de possibles sont offerts, où chacun est renvoyé à sa propre grille de lecture, où l'épanouissement personnel prime sur l'accomplissement d'un dépassement de soi.

Madeline Daniélou écrivait en 1939 : « *Nos enfants auront sans cesse à choisir : leurs maîtres, leurs lectures, leur spiritualité, leurs plaisirs. Essayons de les préserver de l'incertitude dont souffre la jeunesse moderne réduite à chercher une norme dans le seul culte du moi ou dans un retour à la barbarie élémentaire.* »

Qu'est-ce qui peut les aider à vivre des engagements ponctuels puis de plus en plus durables ? A prendre des responsabilités et à devenir « protagonistes », acteurs et co-auteurs de leur existence ? Je ne cite que quelques pistes : l'importance des témoignages, des modèles, des témoins crédibles, accessibles proches ou lointains, des propositions concrètes, adaptées à chaque âge, d'engagements gratuits, de services bénévoles où les jeunes sentent qu'ils sont utiles, qu'ils comptent pour un autre. D'une façon ou d'une autre on peut faire entendre des appels « existentiels » qui dépassent les clivages habituels. Je pense à la légende du petit colibri de Pierre Rabhi et au : « *Je fais ma part* », à

l'interpellation de Dieu à Cain dans la Genèse : « *Où est ton frère ?* » et sa réponse : « *Suis-je le gardien de mon frère ?* » Je pense encore à la parole d'Emmanuel Levinas : « *le visage vulnérable de l'autre en vis-à-vis m'oblige* ». Répondre de soi, répondre d'autrui, répondre ensemble du devenir de la société et de la maison commune, tout cela engage des libertés en responsabilités et cela commence tôt, à la maison et à l'école. Peu importe le geste, la porte d'entrée, l'important c'est d'ouvrir sa sensibilité, son cœur, d'y laisser entrer l'autre et de convertir ses émotions en attentions et actions concrètes. La seule aptitude à bien raisonner, juger, sans celle, à bien s'ouvrir, aimer, est desséchante. La générosité sans la raison, le recul, le discernement est superficielle. Cultivons-les ensemble ! C'est vital pour éviter l'implosion d'une société malade de ses peurs et exclusion

5 - En vue de quelle réussite ?

De fait la question est centrale pour l'école en général et pour l'école catholique en particulier, obligée de répondre aux attentes de « résultats » des parents et aux « attendus » de la société. Mais quelle(s) réussite(s) voulons-nous promouvoir ? A quel prix ? Par quels chemins ? Pour qui ? En vue de quoi ?

Madeleine Daniélou écrit que « *le but de l'éducation n'est pas dans la conformation, mais dans la créativité... C'est de former des êtres capables d'apporter quelque enrichissement à la communauté dont ils font partie, famille, profession, cité... Il s'agit de porter un peu plus loin, comme une barque sur la grève, l'effort de l'humanité. C'est de la valeur de la jeunesse que dépend cet avancement. Elle seule crée, elle seule invente, elle seule court en avant dans la lumière* ». Pour elle l'intelligence du réel, l'adaptation sont essentielles.

Or il y a toujours des risques de formatage, de conformisme, par exemple par la mise en avant de voies « royales », dites « d'excellence », par des schémas qui ne font réussir qu'un type d'intelligence, un type de jeune... Et pourtant nous savons bien qu'il y a place pour des parcours d'intelligence, d'apprentissages différenciés et l'école commence à les explorer, avec les apports des sciences cognitives, la place du numérique, les pédagogies de la différenciation, la gestion mentale etc.... C'est encore timide en France et pourtant l'enjeu est fondamental. Je vous recommande le livre de Claude Pépin : Les vertus de l'échec. Il explore, entre autre, la différence entre le modèle anglo-saxon, qui valorise l'essai, la tentative, le risque et donc l'erreur possible, et le modèle français, qui vise la réussite rapide par le diplôme, la performance et la maîtrise des savoirs, ce qui pousse moins à la prise de risque et donc à la créativité, à l'innovation, à la découverte par tâtonnements....

La valeur formatrice de l'essai, de l'erreur, de l'échec est davantage à intégrer dans les apprentissages pour libérer l'initiative, la progressivité, la créativité, la diversité des talents. Faisons du neuf ! En famille comme en éducation, articulons le couple sécuriser/prendre des risques. Pas assez de sécurité fragilise la construction de soi, mais trop de sécurité bride l'initiative et met un fil à la patte ! Nos enfants ont besoin d'entendre et de respirer l'air du large. Est-ce que nous les encourageons assez en ce sens ? J'aime cette citation de Saint Exupéry dans Citadelle : « *Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas les hommes et les femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose... Si tu veux construire un bateau, fais naître en leur cœur le désir de la mer...* » C'est vrai de toute entreprise humaine !

Conclusion

Accompagner des jeunes dans leur globalité ainsi évoquée, c'est un honneur, un service, une mission qui a du sens et fait sens. C'est sur cette note « d'École du sens » que je voudrais finir. Comment guider nos élèves de l'information aux savoirs, des savoirs aux sagesses, des sagesses au sens ultimes, dans la double résonance de direction, d'orientation, et de signification du mot. Tout en les gardant des faux sens, des sens interdits, des impasses.

En quoi chaque « leçon de chose » au sens le plus élémentaire du mot peut devenir chemin de vie, de sens ouvert sur l'infini ? Les jeunes apprennent mieux quand ils perçoivent le sens. A nous de les ouvrir à ces joies d'apprendre, de comprendre, de progresser ensemble.

Pour finir voici la parabole indienne du casseur de cailloux :

Dans un conte indien, il est question d'un sage qui chemine le long d'une carrière d'où des travailleurs extraient, à grand peine sous la chaleur, de lourdes pierres.

Le sage s'arrête auprès du premier : « Que fais-tu là ? » L'homme lève vers lui un visage usé par la fatigue et répond : « Tu le vois, je casse des pierres. »

Le sage poursuit sa route, puis s'arrête auprès d'un autre travailleur : « Que fais-tu là ? » L'homme se redresse de toute sa fierté et lui dit : « Tu ne vois pas ? Je gagne ma vie. »

Le sage poursuit encore plus loin sa route, songeur, et s'arrête enfin auprès du dernier : « Que fais-tu là ? » Un visage fatigué, mais plein de lumière, se tourne alors vers lui : « Comment ne l'as-tu pas compris ? Je bâtis un Temple pour mon Dieu. »